

**« L'abjection dans *L'ingratitude* de Ying Chen:  
parcours d'une dévoration identitaire »**

Amélie Coulombe-Boulet

**Pour citer cet article :**

Coulombe-Boulet, Amélie. 2003. «L'abjection dans *L'ingratitude* de Ying Chen: parcours d'une dévoration identitaire», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/coulombe-boulet-5>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Coulombe-Boulet, Amélie. 2003. «L'abjection dans *L'ingratitude* de Ying Chen: parcours d'une dévoration identitaire», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, p. 66-74.



## YING CHEN

Née à Shanghai en 1961, la romancière Ying Chen est diplômée en langue et en littérature françaises de l'Université de Shanghai (1983). Elle s'installe à Montréal en 1989, où elle obtient une maîtrise en création littéraire de l'Université McGill (1991). L'œuvre de Ying Chen interroge le temps et la mémoire. Ses premiers romans sont traversés par le souvenir de la Chine. *La mémoire de l'eau* (1992) relate l'histoire de la Chine contemporaine à travers le regard de femmes de différentes générations. Ses *Lettres chinoises* (1993) décrivent la correspondance qu'un jeune chinois, immigré à Montréal pour connaître la liberté, écrit à sa fiancée restée au pays. Son troisième livre, *L'ingratitude* (1995), a connu un vif succès. En lice pour le prix Fémina 1995, il obtient, en 1996, le prix Québec-Paris ainsi que le Grand Prix des Lectrices de la revue *Elle Québec*. Gagnant du Prix Alfred-Desrochers, *Immobile* (1998) plonge au cœur des vies antérieures d'une jeune femme d'aujourd'hui. Le tout dernier roman de Chen, *Le champ dans la mer* (2002), explore la frontière entre la vie et la mort, entre le présent et le passé.

### *Bibliographie*

*La mémoire de l'eau* (1992)

*Les lettres chinoises* (1993)

*L'ingratitude* (1995)

*Immobile* (1998)

*Le champ dans la mer* (2002)

*L'ABJECTION DANS L'INGRATITUDE DE YING CHEN :*  
*parcours d'une dévoration identitaire*

Amélie Coulombe-Boulet

Écrivaine migrante ayant remporté de nombreux prix<sup>1</sup>, Ying Chen construit son écriture sur des métaphores de l'enracinement et de l'exil, où la rupture est à la source de l'œuvre et sert de moteur à l'action. Ses fictions posent le problème de l'identité plus qu'elles ne témoignent de l'expérience de l'immigration. Ainsi, ses personnages sont confrontés aux questions de l'attachement aux racines familiales et culturelles, et à l'importance vitale de s'en affranchir. Chen lie l'épreuve de l'exil à l'avènement de la maturité : l'individuation n'est possible qu'en rompant les liens avec les parents, voire avec la mère patrie.

Dans *L'ingratitude*, roman de Ying Chen publié en 1995, les tensions qui unissent l'exilée à sa culture et à sa terre natale sont illustrées par la relation trouble entre une mère et sa fille. Déjà morte au moment où commence le roman, la jeune narratrice de *L'ingratitude* relate les circonstances qui ont mené à son suicide, soit l'étouffement causé par l'amour maternel envahissant. Sous la forme d'une longue invective envoyée à la mère, le roman met en scène une relation mère-fille où l'individuation de la fille, arrêtée au stade de l'abjection, ne sera possible que dans la mort, qui, malgré la violence de sa manifestation, s'avère la seule issue. À partir d'une perspective psychanalytique, cet article vise à montrer les manifestations de l'abjection dans le processus de formation de l'identité de la narratrice.

---

<sup>1</sup> *L'ingratitude* a été en lice pour le prix Femina en 1995. La même année, il a remporté le prix Québec-Paris, puis le Grand Prix des Lectrices *Elle Québec* en 1996.

### *Tentative de démarcation*

L'abject se conçoit, de manière générale, comme ce qui est digne du plus grand mépris, qui inspire une violente répulsion, le dégoût alimentaire en étant la forme la plus élémentaire. Or, Julia Kristeva, dans son ouvrage *Pouvoirs de l'horreur : Essai sur l'abjection* (1980), définit ce concept comme l'étape du processus d'individuation de la personne qui survient juste avant la crise narcissique. Il s'agit d'une tentative de démarcation, le plus souvent d'avec la mère, à laquelle l'enfant s'identifie. En effet, avant de vouloir être *comme* l'autre, le sujet doit se séparer de cet autre et le rejeter.

Or, cette différenciation s'avère impossible dans le roman de Chen : Yan-Zi, figure centrale de *L'ingratitude*, cherche, tout au long du récit, à échapper à l'emprise obsessionnelle d'une mère toute-puissante qui fait tout pour empêcher sa fille de se démarquer d'elle. Ce déni maternel de la distinction mère-enfant apparaît dès les premières pages lorsque la narratrice explique que sa mère est « penchée sur [son] corps qu'elle tente de reconnaître, qu'elle n'a jamais reconnu » (Chen, 1995, p. 9), car elle a toujours voulu le voir pareil au sien. C'est pourquoi la mère veut prendre toute la place dans l'existence de sa fille et faire en sorte que cette dernière ne vive qu'à travers elle. Elle organise et gère tous les éléments de la vie de Yan-Zi, des banalités du quotidien aux grandes décisions telles que le mariage. Par exemple, la narratrice n'a pas choisi « les vêtements grotesques » (1995, p. 46) qu'elle porte puisque sa mère les fabrique, sans jamais lui demander son avis. De même, l'héroïne ne peut en aucun cas s'absenter à l'heure des repas, et, si le moindre retard survient, la mère s'enquiert auprès des amis de sa fille et se met dans une colère terrible. De plus, comme Yan-Zi ne peut sortir de table avant la fin du souper, elle « manqu[e] tous les films présentés à huit heures du soir. » (1995, p. 83) Habillement, alimentation, fréquentations, jusqu'au dernier grain de riz<sup>2</sup>, tout est contrôlé par la mère. Si tout est fait sous le couvert d'assurer à Yan-Zi un bon avenir, il n'en demeure pas moins que la relation se vit sous l'égide de l'emprise, de la domination, en somme, de la mainmise maternelle.

On a alors affaire à une « *emprise destructrice*, [qui apparaît lors de] certaines expériences malheureuses de la relation de la mère avec sa fille, et où, comme l'explique Françoise Couchard dans son ouvrage intitulé *Emprise et violence maternelles*, le vécu de pertes de limites est au premier plan. » (1991, p. 7) Dans le roman de Ying Chen, plus encore que cette fusion aliénante des identités,

<sup>2</sup> Yan-Zi a été privée de repas à plusieurs reprises pour avoir laissé un grain de riz dans son bol lorsqu'elle apprenait à manger avec des baguettes (Chen, 1995, p. 121).

apparaît le désir maternel d'annihiler les limites corporelles qui séparent encore la mère de sa fille. D'ailleurs, la mère explique à Yan-Zi qu'elle ne peut lui échapper puisqu'elle l'a formée, son corps et son esprit, avec sa chair et son sang. Elle lui crie : « Tu es à moi, entièrement à moi! » (Chen, 1995, p. 19) Pour bien le lui démontrer, la mère lui prend la main, la place sur son ventre et lui dit : «Tu es là. [...] Tu es un morceau de ma chair. » (1995, p. 110) L'utilisation, dans cet extrait, de l'indicatif présent pour parler d'un moment du passé montre le désir maternel censuré de voir sa fille n'avoir jamais quitté son corps. Par conséquent, le corps de Yan-Zi semble encore rattaché au ventre de sa mère, menacé à tout moment de refouler vers les entrailles maternelles. La frontière entre la mère et la fille est incertaine, et leur proximité compromet l'étanchéité des personnalités.

Cette envie de fusion se manifeste ultimement par la dévoration symbolique : Yan-Zi ressent, en effet, le désir de sa mère de l'avaler vivante. Comme le décrit Silvie Bernier, le « corps de la mère est une énorme bouche dévorante qui empêche la fille d'exister. » (Bernier, 2002, p. 98) Aussi, la mère projette son désir de dévoration sur les amoureux potentiels de Yan-Zi, qu'elle perçoit tous comme des « mangeurs de sa fille. » (Chen, 1995, p. 111) De fait, Chun, le prétendant de Yan-Zi, « murmurait souvent : Je t'aime tant que j'ai envie de t'avaler tout rond. Ou bien : Je suis ton grand loup, tu es mon petit lapin. » (1995, p. 110) La narratrice comprend que cette menace de dévoration par la mère se perpétuera par le biais de Chun, que la démarcation, tant des personnalités que des corps, s'avère impossible, que la fusion se maintiendra inexorablement.

### *Convoitise et rejet*

Devant cette impasse de démarcation, le sujet tente « d'incorporer une mère dévorante, faute d'avoir pu l'introjecter, et de jouir de ce qui la manifeste, faute de pouvoir la signifier : urine, sang, sperme, excrément. » (Kristeva, 1980, p. 66) Le sujet trouve alors une jouissance, déçue, mais une jouissance tout de même, à la vue des substances excrémentielles représentant le corps maternel. Il éprouve une toute-puissance jouissive à posséder symboliquement cet Autre encombrant, qui élimine la frontière entre le dedans et le dehors, et qui menace son intégrité. Le plaisir du sujet est fonction de la douleur qu'il fait subir à l'autre; il s'alimente à la cruauté. Comme Yan-Zi n'a pu se défaire de l'attache maternelle, elle tente de jouir de ces liquides associés à la souillure qui représentent la mère. En effet, si l'amour maternel est un « amour d'araignée dominant son territoire par les substances de son corps, par un mélange de sang, de salive, de sueur et de larmes » (Chen, 1995, p. 52), c'est par ces mêmes liquides que Yan-Zi essaie de se libérer.

Ainsi cherche-t-elle à atteindre le plus cruellement sa mère. Elle veut la voir souffrir à la vue de son cadavre, « souffrir jusqu'à vomir son sang » (1995, p. 16), et souhaite qu'elle perde autant de larmes qu'elle a perdu de sang lors de l'accouchement.

Comme l'illustre la jouissance dans la douleur, la période de l'abjection, dans le processus de formation de l'identité, a deux temps : l'autre constitue d'abord un objet de fascination et d'amour, et devient ensuite un objet de rejet. Ce temps où l'autre était objet de convoitise resurgit constamment à la mémoire du sujet de même que le rejet qu'il lui inspire. Le sujet oscille alors entre deux pôles, soit la haine et l'amour maternel, et vit un va-et-vient entre l'éloignement et le rapprochement, entre l'oubli et la remémoration. En effet, malgré la haine qu'elle voue à sa mère, sentiment tangible tout au long du roman, Yan-Zi évoque très souvent un désir de retrouvailles avec celle qui l'a mise au monde. Dès le début du récit, la narratrice exprime sa volonté de mettre la main sur l'épaule inaccessible de cette mère. Lorsque la narratrice quitte la maison, elle souhaite dire à sa mère son amour débordant et surtout lui raconter qu'elle est en train de mourir pour elle. Yan-Zi rêve aussi de s'abandonner dans ses bras, de « mourir dans son ventre plutôt que [de] la quitter par une saison pareille. » (Chen, 1995, p. 103) De même, la lettre que Yan-Zi écrit pour causer des remords à sa mère se veut davantage une missive pour lui déclarer qu'elle était son « seul vrai amour » (1995, p. 16). À la fin du roman, Yan-Zi a la conviction que cette fausse déclaration d'amour était sincère, que ses sentiments étaient réels plutôt que feints. Ainsi, la narratrice, comme tous ceux qui vivent l'abjection, ne cesse-t-elle de rechercher « le dedans désirable et terrifiant, nourricier et meurtrier, fascinant et abject, du corps maternel. » (Kristeva, 1980, p. 66) De la jouissance abjecte à l'amour impossible, le sujet vacille et cherche en vain le lieu de son identité.

### *Errance éternelle*

Celui ou celle qui vit l'abjection se retrouve dans une posture où il n'est ni sujet ni objet, entre deux identités, entre la vie et la mort, dans un entre-deux insupportable : « Je me voyais morte au milieu de la vie » (Chen, 1995, p. 36), affirme d'ailleurs Yan-Zi. D'entrée de jeu, la narratrice est une encore-vivante, sur la frontière entre la vie et la mort, ce que Kristeva identifie comme un moment où le sujet ne trouve pas sa place parce que quelqu'un d'autre s'y est mis, « un autre qui [le] précède et [le] possède, et par cette possession [le] fait être. » (Kristeva, 1980, p. 18) Dans ce roman, c'est bien évidemment la mère qui s'est mise à la place de sa

filles et qui a décidé de son avenir. Yan-Zi dit d'ailleurs avoir compris tôt que sa vie ne lui appartenait pas entièrement.

Parce qu'il n'arrive pas à se situer, le sujet de l'abjection erre. Au lieu de se questionner sur son être, il s'interroge sur sa place dans le monde. Il est dans un hors-lieu. De fait, bien que libérée de sa mère, Yan-Zi ne sait où aller, ni que faire. L'héroïne justifie d'ailleurs sa visite au restaurant *Bonheur* en disant à la propriétaire qu'elle n'a d'autre lieu où se rendre. Même dans le royaume des morts, où Seigneur Nilou<sup>3</sup> tarde à se présenter, la narratrice affirme : « Je ne sais plus où aller. » (Chen, 1995, p. 106) À la fin du roman, l'héroïne n'a plus de repères spatio-temporels. Elle s'adresse encore au Seigneur Nilou pour lui dire qu'elle ne distingue plus les points cardinaux. Nulle part, même dans la mort, elle ne parvient à s'inscrire parce que : « les traîtres à leur mère continueront, morts comme vivants, à vagabonder, à se voir exclus du cycle de la vie, à être partout et nulle part. À ne pas être. » (1995, p. 151)

Comme le sujet n'arrive pas à trouver sa place même dans la mort, il finit par reconnaître le manque fondateur de son être, étape obligée du processus d'abjection, ce qui fait dire à Yan-Zi : « Quand je ne serai plus rien, je serai moi. » (Chen, 1995, p. 23) D'ailleurs, Mona Gauthier, dans un article intitulé « La traversée de la Mère » (1997), explique que, dès la naissance, l'enfant connaît sa première mort, moment crucial où il perçoit qu'il ne fait plus corps avec sa mère. Et alors il « fait face à un Vide inconnaissable et méconnaissable. » (Gauthier, 1997, p. 85) Plus encore, selon Kristeva, celui qui vit l'abjection « a avalé à la place de l'amour maternel [...] un vide » (Kristeva, 1980, p. 13) et tente de s'en purger. La narratrice de *L'ingratitude* perçoit cette béance : « J'avais avalé une vérité qui s'était vite perdue dans mon ventre. [...] Je ne sentais qu'un creux indéfinissable. » (Chen, 1995, p. 91) Au cœur du vide, l'errance de Yan-Zi constitue la quête d'un lieu où son intégrité ne serait plus menacée, d'un refuge pour son identité.

### *Suicide vital*

Yan-Zi, qui aspire à se défaire de l'emprise maternelle, voit ses tentatives de libération se solder par des échecs successifs. En effet, l'exil véritable envisagé par la narratrice ne peut permettre son affranchissement puisque partout on lui demanderait d'où elle vient et qui sont ses parents, rendant vraie la malédiction de la mère : « Tu ne peux pas être toi sans être ma fille. » (Chen, 1995, p. 133)

<sup>3</sup> Dieu auquel elle croit et qui veille sur le royaume Yin et le royaume des morts. Il détient la liste des êtres vivants et décide des réincarnations (Chen, 1995, p. 106).

L'héroïne comprend aussi que l'évasion espérée par le mariage n'est pas possible puisque Chun, son prétendant, apparaît à ses yeux comme « l'incarnation même de maman. » (1995, p. 145) La porosité des frontières entre elle et sa mère se perpétuera donc au-delà du départ de la maison. Chun ne la délivrera pas « des bras de maman, solides comme des menottes. » (1995, p. 66)

Puisque le mariage selon les règles de la société chinoise ne constitue pas une issue, Yan-Zi décide d'avoir une relation sexuelle hors-mariage avec Bi, le fiancé d'une collègue de travail. Cette émancipation sexuelle ne produit pas l'effet de rupture escompté puisque l'héroïne sent avec la même prégnance l'omniprésence de sa mère, d'où la nécessité d'une rupture excessivement dure, extrêmement violente, blessante et mutilante. Il fallait « une séparation brutale, [...] un déracinement féroce pour sortir de la torpeur et [se] redécouvrir, sinon pour [s']abandonner définitivement. » (Chen, 1995, p. 10) D'ailleurs, Kristeva, pour qui « l'avènement d'une identité propre demande une loi qui mutile » (Kristeva, 1980, p. 66), souligne que dans ce processus de formation de l'identité le sujet est même menacé de perdre la vie, car il est « [i]mpossible de ne pas appartenir à quelque chose. Impossible du moins quand on est vivant. » (Chen, 1995, p. 134)

La mort constitue donc l'unique moyen de se délivrer du joug maternel. Elle permet de s'affranchir des limites de la chair, de ce qui emprisonne dans une vie, une identité et un destin. Et Yan-Zi affirme : « On était emprisonné dans la vie comme dans son corps. » (Chen, 1995, p. 51) Le suicide apparaît nécessaire et s'avère paradoxalement vital pour l'avènement de son identité. L'abjection est une renaissance à soi qui transforme la pulsion de mort en sursaut de vie. Ce n'est que réduite en cendres, lorsqu'elle perd la mémoire, et que le visage de sa mère s'efface dans la lumière, que Yan-Zi renaît et que lui parvient la voix d'un nourrisson qui crie « maman », voix qui peut aussi être la sienne.

### *Lien à réinventer*

Au terme de cette analyse, il faut constater que le stade de l'abjection, essentiel à la formation de l'identité, ne peut être dépassé dans le roman de Ying Chen que par le suicide. La mère, en s'appropriant le corps de sa fille, fait entrave à toute possibilité de distinction et rend le processus d'individuation impossible. La fille est confrontée à l'exil intérieur, et ses tentatives de se distancier du corps maternel restent vaines. Seul le suicide permet l'avènement de l'identité, en rompant définitivement avec la mère.



D'ailleurs, nombreux sont les textes qui traitent de ce difficile rapport entre mère et fille dans la littérature québécoise, tel que le rapporte Lori Saint-Martin dans *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin* (1999). *L'ingratitude*, qui fait « le procès de la mère traditionnelle, principal rouage du système patriarcal » (Saint-Martin, 1999, p. 78), montre aussi la nécessité de réinventer le rapport mère-fille. En effet, dans la mesure où la mort s'interprète comme une renaissance, elle permettra l'élaboration de nouveaux liens de filiation. C'est pourquoi la narratrice constate « que notre mère est notre destin. On ne peut se détourner de sa mère sans se détourner de soi-même. » (Chen, 1995, p. 150)

## BIBLIOGRAPHIE

- Bernier, Silvie. 2002. *Les héritiers d'Ulysse*. Montréal : Lanctôt, 241 p.
- Bordeleau, Francine. 1998. « Ying Chen : la dame de Shangai ». *Lettres québécoises*, no. 89, p. 9-13.
- Chen, Ying. 1995. *L'ingratitude*. Montréal : Léméac, coll. « Babel », 154 p.
- Couchard, Françoise. 1991. *Emprise et violence maternelles : Étude d'anthropologie psychanalytique*. Paris : Dunod, coll. « Psychismes », 224 p.
- Dubois, Christian et Christian Hommel. 1999. « Vers une définition du texte migrant : l'exemple de Ying Chen ». *Tangence*, no. 59, p. 38-48.
- Gauthier, Mona. 1997. « La traversée de la Mère ». *Les voies de la psychanalyse*. Paris : L'Harmattan, p. 89-92.
- Kristeva, Julia. 1980. *Pouvoirs de l'horreur : Essai sur l'abjection*. Paris : Seuil, coll. « Points », 247 p.
- Saint-Martin, Lori. 1999. *Le nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*. Québec : Nota Bene, coll. « Essais critiques », 331 p.